

PERSONNE

Sabine Aussenac

raconter la vie

Le spleen d'une quadragénaire célibataire.

La petite fêlure. Comme une cassure. Cet obscur sentiment de vide. Se regarder. Voir un visage tendre et blanc, de grands yeux, un sourire. Pour qui ? Pour quoi ? La petite fêlure. Celle de tous les jours. Le petit creux au ventre en voyant un couple qui s'embrasse au jardin. Le petit mal aux reins en voyant le visage de Meg Ryan, dans « Quand Harry rencontre Sally », ruisselant de larmes... Mais je vais avoir 40 ans ! On les a. Depuis longtemps.

Sentir sa peau douce. En prendre soin. Courir, chaque jour. Sentir les muscles qui reviennent, se sentir mieux qu'à 20 ans. Avoir les cheveux aussi soyeux que de la soie, souples. Regarder la beauté de notre environnement. Ces images qui ornent les murs. Ce Buddha. Mettre un CD. Allumer une bougie. Avoir des envies d'Irlande. S'imaginer en vacances. Et, toujours, la petite fêlure. Pour qui ? Avec qui ? Pour quoi ? Écouter la radio. Savoir que les 15 ans, ils sont là, au fond de la tête. On connaît Franz Ferdinand, Anais et Superbus. On a acheté Christophe Mahé. On veut le dernier U2. On aimerait tellement, tellement danser.

Et toutes ces vies autour de nous, accomplies. Ces familles. Ces maisons. Ces couples. Ces mains serrées. Ces regards. Ces mariages. Voilà vingt ans qu'on divorce, nous. La fêlure. La blessure. Le lit vide. Ces soirées où l'on vendrait son âme pour un massage du dos. Ces sentiers qu'il serait si doux de parcourir à deux. Cette mer qui ne nous sert à rien, à RIEN. Ce ciel vide. Ces bras qui n'embrassent personne. Cette main qui ne caresse pas. Cette bouche qui ne frôle pas. Ces yeux qui ne regardent pas. Aveugle. Sourde. Muette. Helen Keller de soi-même. Orpheline du monde. On a tant à donner. On a encore des mondes à dévorer. Mais pour qui ? Pour quoi ? Et parfois, on se prend en photo. On se trouve belle. On tombe amoureuse, même. Mais pour qui, pour quoi, de qui, de quoi ? Et ces torrents de larmes en écoutant Piaf et son hymne à l'amour, et ces sanglots hurlés en regardant « La Route de Madison », et ce poing mordu pour ne pas devenir folle.

Encore un été sans la plage. Encore un Noël sans cadeaux. Encore un

dimanche passé seule, à ne pas oser demander, comme Nicole Garcia dans « Mort un dimanche de pluie », « Monsieur, vous ne voulez pas être mon ami ? » Et ce dos que personne ne touche. Et cette bouche que personne ne dévore. Et ces yeux dans lesquels nul ne plonge. Et ces tendresses d'infini. Et ces chevauchées de rêve. Et ces étreintes de folie. Et ces routes à parcourir, ces forêts à explorer, ces plages à déflorer, ces enfants à concevoir, ces idées à jaillir. Alors on se sent Crusoë de sa propre vie, naufragé de l'existence, numéro six à jamais. On a envie de hurler, de crier, de mendier, de quémander. On se contente de pleurer.

*

Mourir. Je vais mourir. En mourir. Ce vide, ce vide immense, ce vide qui vous prend à la gorge comme une odeur de rance. Cette vie qui sent la mort. Cette tentation de la rivière, ce syndrome d'Ophélie en ses longs lys... Comment vivre si l'on n'est pas aimé ? Aimée ? Est-ce que c'est plus simple, quand on est un homme ? Se console-t-on plus facilement devant « Téléfoot » que devant un téléfilm très mièvre ? A-t-on plutôt envie de chercher une moitié qui ramasserait toutes ces chaussettes éparpillées et qui cuisinerait autre chose que des surgelés que l'âme sœur ?

Que ressent-on, après des mois de célibat, quand on est doté de ce que les sociologues appellent un cerveau reptilien prédominant ?

Suffit-il d'aller un soir en boîte, ou dans un bar, pour en ressortir avec une merveilleuse créature en minijupe et top moulant ? Ou bien arrive-t-il aussi que l'on déprime, que l'on meure de ne pas être touché, caressé, compris, soutenu ? Je n'en peux plus. Je ne peux plus affronter l'absence. L'absence ce vie, de sens, l'absence de joie, de partage, de rires, de folies.

Je veux me réveiller le matin et sourire. Qu'il soit ou non à mes côtés, je veux pouvoir me tourner vers lui, en réalité ou en pensées, et lui sourire.

Voilà que le lilas va fleurir, et les hirondelles revenir, et j'ai peur de ce printemps. D'aucuns disent que Noël et les fêtes seraient une période difficile pour les isolés, mais que dire de ce printemps où il n'y aura rien de tendre ?

À quoi bon ces tapis d'herbe verte, si je n'ai personne pour m'y faire basculer ?

Que me chaut ce ciel d'avril qui bourgeonne de bonheur, si je le fixe seule,

obstinément ? Qui sera à mes côtés pour jouer à chercher les formes des nuages ?

A quoi bon découvrir mes épaules si joliment rondes, si nulles lèvres gourmandes ne viendront s'y déposer ? J'obéis, pourtant.

J'ai acheté tous les magazines, et fait tous les efforts. Good bye cellulite, plus que trois mois avant la plage, je connais par cœur. Mes cuisses fuselées rivalisent avec celles de Madonna, une burka bien taillée devrait couvrir le reste de ventre, et même la petite coupe de printemps ne détonnerait pas sur un podium.

En plus, je suis une fille super sympa ! Capable de voler au secours de son plus vieux copain en taxi sur 100 kilomètres, s'il menace de se suicider. Voilà la preuve dont nous parlions ! Les garçons aussi, ça se tourmente...

Deux mariages m'ont très nettement permis de mettre de l'eau dans mon vin. Hormis quand mon partenaire louche extrêmement directement sur toute paire de fesses passant à portée de vue et/ou de main, j'ai carrément arrêté de faire une scène dès que la vendeuse du fromage à la coupe sourit un peu trop franchement.

Avantage non négligeable : mes enfants sont grands, enfin, presque. Il reste bien quelques périodes de l'année où l'appartement se transforme en annexe du château de la Star ac', avec vêtements jonchant le sol, restes de nourriture jonchant les tables, ados jonchant les canapés, décibels rivalisant de taille avec les pots de Nutella et niveau de communication rivalisant avec la vacuité désespérante d'un réfrigérateur aussi obstinément vide qu'un cerveau d'ado est rebelle, mais la plupart du temps ne vit à mes côtés qu'un jeune homme discret et agréable.

Mais voilà : on en revient toujours au même point. Je vis seule avec l'un de mes enfants, un chat dingue et deux poissons gagnés à la fête foraine. Et je suis en passe de devenir folle. Manquerait plus que je retombe dans la boulimie. Je frise la démente. J'en ai pleinement conscience lorsque, hagarde, je pédale sur mon vélo d'appartement aussi follement qu'un hamster sur sa roue.

Je me sens démunie et aussi abandonnée que tout un chenil de la SPA une veille de grand départ. Je suis Juliette au balcon, sauf qu'aucun Roméo ne semble prêt à en découdre pour obtenir mes faveurs.

Rien. Nada. Le désert des tartares. Ma vie affective, c'est le Sahel, c'est « Into the wild », c'est « Seul au monde », sauf que Tom Hanks est bien plus débrouillard et autonome que moi et se préoccupe davantage de pêcher son repas du soir qu'une partenaire de robinsonnade...

Mais comment font les autres ? Comment n'y a-t-il pas davantage de suicides chez les femmes seules ? Et comment s'accommode-t-on de l'inéluctable ?

À partir de quel âge comprend-on que c'est bien seule que l'on va finir par aller visiter les Pyramides et les Fjords de Norvège, ces deux voyages que l'on tentait de repousser depuis que l'on s'était mortellement ennuyée en regardant « Connaissances du monde » à 8 ans ? À quel moment craque-t-on pour la teinte « centauree bleue » et autorise-t-on son coiffeur à tenter de vous faire ressembler à Line Renaud ou Delphine Seyrig ?

Comme la vie passe vite... Hier, on était Sophie Marceau dans « La Boum », et voilà qu'on passe l'étape « Lol » pour se transformer directement en grand-mère de Vic. Je sais, je divague. J'ai de la marge, je préfère encore me vider la tête avec le dernier ACDC qu'avec un jeu télévisé et je tape les textos plus vite que mes élèves.

Mais quand même.

Personne. Personne pour me répéter « Ah tu verras tu verras, tu l'auras ta maison avec les tuiles bleues. » Personne pour me masser le dos les soirs de fatigue, ou même un matin. Personne pour passer si doucement une main sur mon visage. Personne pour me dire, me jurer, me répéter qu'il ne pourrait jamais vivre sans moi. Personne pour m'attendre sur le quai, pour prendre ma main au cinéma, pour porter les packs d'eau sur trois étages (bon, là, on s'arrange, j'ai investi dans une carafe filtrante, mais je regrette ma Vittel), personne pour me préparer une surprise, pour organiser mon anniversaire, pour m'obliger à me coucher alors qu'il est 2h passées.

La sensation de manque est si aiguë que je n'arrête pas de me faire draguer. C'est comme si je portais ces tee-shirts à slogans, genre « Je suis seule, et toi ? », je suppose que les prédateurs ont la testostérone boostée par la seule vue de cette quadra pimpante et esseulée qui fait mine d'être heureuse alors qu'elle crève de solitude... Mais je n'en veux pas, de leurs 5 à 7 minables et étriqués, de leurs « plans cul », de leurs pitoyables demandes de coucheries, immanquablement accompagnées d'étonnement

lorsque l'on a la prétention de refuser leurs services de coq toujours prêt. Ne parlons même pas d'internet et de ces rendez-vous où l'on touche le fond de la misère humaine ; comment s'imaginer un seul instant que sous prétexte que deux êtres sont seuls tous les deux, ils vont tomber amoureux dès le premier regard, après la parade nuptiale d'un site de rencontres. Non, rien de rien, je ne regrette rien. Plus jamais ça !

Mais quoi, alors ? Espérer rencontrer une sorte de sosie de Georges Clooney dans le train ? S'imaginer que le garçon dont on était amoureux en licence, soudainement divorcé ou veuf, va nous recontacter via Facebook ? Aller en boîte ? Et être obligée de se confronter à tous ces petits corps sublimes de trentenaires déjà en quête, mais nanties d'un très sérieux avantage par rapport à nous : elles peuvent aller danser le samedi soir sans le payer avec un centimètre de plus dans le sillon naso génien le lundi matin ! Tenter le club de randonnées, et se retrouver cernée par de jeunes quinquas en pantalons de velours et à l'haleine de chacal, se croyant obligés de pique-niquer avec un camembert et de la toile vichy ?

Non, il faut croire aux miracles. Forcément, quelqu'un nous attend quelque part. Ce n'est quand même pas possible qu'avec la surpopulation planétaire il soit statistiquement improbable de croiser son âme sœur, et qu'accessoirement elle ne soit ni déjà mariée, ni gay, ni encore au berceau, ni déjà chevrotante...

Il y aura un soir, et il y aura un matin. Si je le souhaite très fort, quand j'ouvrirai les yeux, un inconnu va m'offrir des fleurs, ou au moins me demander l'heure.

Un jour, ou peut-être une nuit, chaque centimètre carré de ma peau sera couvert de baisers et de tendresse. Quelqu'un mettra ce CD d'Elton John, m'enlacera tendrement et m'appellera « bébé », comme dans « Dirty Dancing ».

Je ne pleurerai plus des nuits entières. Je n'aurai plus mal au ventre en marchant dans les parcs le dimanche et en croisant toutes ces familles et ces couples enlacés.

Je ne fondrai plus en larmes en regardant les téléfilms, bardée d'émotions, car je serai au cinéma en train de voir des vrais films intelligents.

Ma vie ressemblera enfin à une comédie sentimentale américaine et non plus à un film expérimental serbo-croate-une héroïne très torturée marche

deux heures dans une ville dévastée, avant de se donner la mort. Je veux être Julia Roberts ou rien !